This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Zah. IV B. 82

Ewong
contenant une [illegible]
pièce de [illegible]
[illegible] à Ber[illegible]
[illegible]

LES

RENAISSANCES

A Bergerat

Quand tu boiras la bonne bière,
— On dirait un rayon frileux
du tiède soleil de Bavière
qui dort dans un ciel moëlleux —
Quand tu boiras la bonne bière,

Pense à l'ami trop souvent seul
qu'a meurtri l'humaine folie
et qu'aux plis traînants d'un linceul
Un souvenir éternel lie..
— Pense à l'ami trop souvent seul

Pour qui l'amour fut la détresse,
Pour qui l'avenir est fermé,
Qui, n'ayant eu qu'une maîtresse,
Sera mort sans en être aimé !

LES

RENAISSANCES

PAR

ARMAND SILVESTRE

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, Passage Choiseul, 47

—

M DCCC LXX

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 AUG 1965
OF OXFORD
LIBRARY

A George Sand.

Madame,

Vous avez daigné écrire la préface de mon premier livre de vers. Permettez-moi de mettre, une fois encore, mon œuvre sous le patronage de votre cher et glorieux nom, en vous dédiant ces poëmes comme un témoignage de mon admiration, de ma reconnaissance et de mon affection infinies.

A. S.

Octobre 1869.

LA

VIE DES MORTS

I.

LA NATURE.

Introduction.

L'esprit n'habite pas sous les confusions
D'atomes entraînés dans les métamorphoses :
— C'est la Forme, oscillant sous des vibrations,
Qui nous montre la Vie au plus secret des choses.

*L'*Être *attend le contour pour se manifester,*
Et sa source, cachée aux entrailles du monde,
Vers les frêles canaux qu'elle fait éclater
Pousse éternellement son eau vive et profonde.

Elle jaillit sous l'herbe et court sous les glaçons;
Séve ardente, elle mord l'écorce de la Terre,
Fait monter vers l'azur la splendeur des moissons,
Soulève la montagne et creuse le cratère.

La nature à ses jeux sans nombre s'assouplit:
Chaque accident trahit le germe qu'il recèle,
Et, comme un ruisseau court partout où s'ouvre un lit,
*L'*Ame *vient habiter chaque forme nouvelle.*

Une part de cette âme errait dans les tombeaux,
Fuyant les nœuds rompus de la chair déliée;
Un vent mystérieux la prit à ces lambeaux,
Emportant le secret de la Forme oubliée.

Et, dans ses renouveaux étranges, inouïs,
Cette Ame des tombeaux garde, pour la pensée,
Un souvenir flottant des corps évanouis,
Comme une empreinte vague et par l'âge effacée.

I.

Les Arbres.

Les grands chênes, pareils à de sombres amants,
Tordent dans l'air leurs bras où pend leur chevelure,
Et, debout sous le vent, ont la sinistre allure
Des mornes désespoirs et des accablements.

Comme un prince très-vieux dont la tête vacille
Sous le poids des longs jours, le bouleau maigre et blanc,
Haut et d'argent vêtu, se dresse somnolent
Dans une majesté vaguement imbécile.

Les peupliers ardus ont l'air d'âpres chercheurs
Que sèche la pensée et qu'alanguit le rêve,
Qui, vers l'azur tendus, y poursuivent sans trêve
Des nuages volants les mortelles fraîcheurs.

Près des sources où dort l'âme errante des fleuves
Qu'ont bus les sables d'or et les soleils jaloux;
Pleure, au front incliné des saules à genoux,
L'immortelle douleur des mères et des veuves.

— C'est qu'ils portent en eux, les arbres fraternels,
Tous les débris épars de l'humanité morte
Qui flotte dans leur séve et, de la terre, apporte
A leurs vivants rameaux ses aspects éternels.

Et, tandis qu'affranchis par les métamorphoses,
Les corps brisent enfin leur moule passager,
*L'*Esprit *demeure et semble à jamais se figer*
Dans l'immobilité symbolique des choses.

II.

TAYLOR INST. OXFORD

Les Broussailles.

C'est l'âme des aïeux que vers l'azur clément
Les grands arbres des bois élèvent lentement,
Debout dans leur vieillesse héroïque et superbe;
Nos morts, nos jeunes morts, à nous, dorment sous l'herbe.

Quelque broussaille, à peine, aux feuillages penchés,
Jette un rameau vivant sur les premiers couchés
Et rend à nos regards, à l'air sacré qui passe,
Aux rayons du soleil, aux ailes de l'espace

Un peu de ce qui fut autrefois notre cœur!
Et la ronce, pareille au souvenir vainqueur
Qui ploie à ses liens toute peine qui dure,
Cloue à leurs vains tombeaux cette pâle verdure.

Sous cette épine, aussi, ce qui reste de nous
Se penche et se déchire et brise nos genoux
Et courbe notre front que le deuil rend austère
Jusqu'aux embrassements suprêmes de la Terre.

Et la Terre, sentant ce filial baiser
Que sur son sein maudit tout homme vient poser,
S'émeut et prend pitié de nos destins moroses
Et, parmi ces buissons, laisse croître des roses

Où se respire encor l'âme des bien-aimés,
Dans le recueillement des longs soirs parfumés,
A l'heure où, scintillant comme un pleur sous des voiles,
La tristesse des nuits monte aux yeux des étoiles.

III.

Les Sources.

Errant sous le dôme emperlé
Des verdures ensommeillées,
Parfois, au sortir des feuillées,
L'œil clair des sources m'a troublé.

— L'eau regarde : — et l'aurore éveille
Dans ce regard lent et discret
Comme l'étonnement secret
D'un jeune esprit qui s'émerveille.

Comme en un rêve de candeur,
L'eau regarde, et l'étrange flamme
Des choses qui viennent d'une âme
Illumine sa profondeur.

L'œil des sources est plein de larmes
Et plein de reproches perdus,
Et des remords inattendus
S'y reflètent comme des armes

Le long d'un bouclier d'argent :
— La Vie est là qui, solennelle,
Attend et darde sa prunelle
Fixe sur le monde changeant!

— La Vie aux éléments rendue
Par les héritiers du limon,
Foule sans yeux, foule sans nom,
Sous l'éternité descendue.

Les Nuages.

Les morts vont vite.
BURGER.

I.

Du front des sources qui, sans trêve,
Se lamentent sous les gazons,
Vers le ciel bleu des horizons
Ils sont remontés, comme un rêve :

Fils des terrestres éléments,
Nés des pleurs éternels de l'onde,
Plus haut que ses gémissements
Ils ont fui par delà le Monde!

Et, sous leurs ailes obscurci,
L'azur attristé les emporte,
Les Nuages, blanche cohorte...
— Les Morts légers passent ainsi. —

2.

S'il est vrai que les morts vont vite,
D'où viennent-ils, où s'en vont-ils,
Ces souffles errants et subtils
Qu'une âme vagabonde habite?

Oh! si vous vivez sans remords,
Votre douleur fut éphémère,
Vous qui laissez errer vos morts
Ainsi que des enfants sans mère!

— Les miens! — j'ai su les retenir
Dans mon cœur, jalouse demeure
Où chaque matin je les pleure
Pour les empêcher de partir.

3.

Pour les empêcher de partir
Je leur parle avec vigilance,
Je les écoute, — et leur silence
Ne lasse pas mon souvenir!

Car l'oubli seul donne des ailes
Aux morts que nous avons pleurés,
Et, si vous êtes immortelles,
Ames, mes sœurs, vous m'attendrez!

La même fange nous rassemble;
Le même azur, Dieu nous le doit!
— Quand le nid devient trop étroit,
Tous les oiseaux partent ensemble.

4.

Aux oiseaux vagabonds pareils,
Les nuages, blanche cohorte,
Plus haut que l'azur qui les porte,
Montent-ils vers d'autres soleils?

Par delà les sphères mortelles,
Rencontrent-ils des cieux plus beaux?
— Où vont ces Icares nouveaux
Fondre la neige de leurs ailes?

Tristes de l'éternel souci
Que font les choses inconnues,
Nous poursuivons le vol des nues...
— Les Morts légers passent ainsi!

V.

Les Astres.

Comme au front monstrueux d'une bête géante
Des yeux, des yeux sans nombre, effroyables, hagards,
Les Astres, dans la nue impassible et béante,
Versent leurs rayons d'or pareils à des regards.

Des haines, des amours, tout ce qui fut le monde,
Vibrent dans ces regards obstinés et vainqueurs;
Et la bête, sans doute, a broyé bien des cœurs,
Pour que toute la vie en ses yeux se confonde.

Ceux que l'hydre a couchés dans ses flancs ténébreux,
Ce sont nos morts sacrés, devenus la pâture
Des éléments, cruelle et lente sépulture!
L'univers famélique a mis la dent sur eux,

Et du sang paternel et de la chair des justes,
Et de la chair des beaux, et de la chair des forts,
Nourri, gorgé, tout plein de l'âme de nos morts,
Sent brûler en ses yeux leurs passions augustes.

Lumière de Vénus, feux pâles et mouvants,
Rouge et sanglant flambeau que Sirius allume,
Soleil d'or où l'esprit d'Icare se consume,
Tous, vous êtes des yeux éternels et vivants!

Et la Terre, œil aussi, brûlant et sans paupière;
Sent, dans ses profondeurs, sourdre le flot amer
Que déroule le flux éternel de la Mer,
Larme immense pendue à son orbe de pierre.

VI.

La Mer.

O Mer, sinistre Mer que la bise d'automne
Secoue et fait claquer ainsi qu'un vain lambeau;
O Mer, joyeuse Mer, magnifique manteau
Qu'agrafe le Soleil aux flancs nus de Latone;

O Mer, sinistre Mer dont les gémissements
Troublent l'esprit nocturne attardé sur les grèves;
O Mer, joyeuse Mer qui, pour bercer les rêves,
As des bruits de baisers et de chuchotements;

O Mer, sinistre Mer, pleine de funérailles!
O Mer, joyeuse Mer que peuple un flot vivant!
— La Vie avec la Mort en toi semblent souvent
S'unir pour féconder tes profondes entrailles.

Es-tu la coupe immense où le philtre sacré
Des renouvellements opère son mystère,
Où viennent se tremper les forces de la Terre,
Pour embrasser la forme en faisceau plus serré?

Es-tu le temple obscur de nos métamorphoses?
Le Trésor infini des mouvements divers
Dont s'animent les corps épars dans l'univers,
Et des aspects sans fin que revêtent les choses?

Puisque, sans te lasser, l'âpre travail du vent
Engloutit dans tes flancs de charnelles semailles,
O Mer, sinistre Mer, pleine de funérailles!
O Mer, joyeuse Mer que peuple un flot vivant!

VII.

La Neige.

On dirait que la Terre a bu le sang des lis
Et d'un deuil éclatant voile cette hécatombe,
Car déjà la blancheur des marbres clôt la tombe
Où dorment pour longtemps ces doux ensevelis.

Je t'adore, ô pâleur des vierges trépassées
Dans l'éblouissement des rêves amoureux,
Emportant dans l'azur les essors douloureux
De leur âme pareille aux colombes blessées!

Quel vent a flagellé l'aile que tu parais,
Doux et flottant duvet tombé du vol des anges,
Et secoué dans l'air tes floraisons étranges
Qui font comme un printemps à l'hibernal cyprès!

Les cygnes se sont-ils heurtés contre la nue,
Cherchant aux cieux l'azur de leurs grands lacs fermés?
— Ou Psyché, renouant ses voiles parfumés,
De ses jeunes candeurs s'est-elle souvenue?

On dirait que la Terre a pitié de nos morts,
Et, Vierge devenue au toucher de la neige,
Suspend des floraisons le travail sacrilége
Dans ses flancs qu'au repos invite le remords.

O Neige! tu m'étreins le front sous le mystère
De ta froide splendeur et, comme épouvanté,
Je pense que, des cieux déchus de leur clarté,
Le lait d'une déesse a coulé sur la terre.

VIII.

Les Voix.

Parlez, terrestres voix, chant nocturne des choses,
Des langues à venir chuchotement lointain,
Cris des enfantements, chœur des métamorphoses,
Dernier adieu des morts dont la forme s'éteint;

Bruit des déchirements sans fin de la Matière,
Lent et plaintif écho des engloutissements,
Lente et sourde clameur dont la nature entière
Dénonce le travail obscur des éléments;

Montez dans l'air léger, voix nocturnes des tombes,
Et bercez, dans l'azur indifférent des cieux,
L'appétit des corbeaux et l'amour des colombes
Et les chers souvenirs des cœurs silencieux!

Exilés de la joie et de la foule impie,
Les amis des tombeaux vous écoutent, charmés:
Chantez l'hymne suprême où leur oreille épie
Des mots, des mots connus et des rhythmes aimés!

Vous êtes la pitié de celle qui nous tue
Et dont l'amour tardif nous défend de mourir,
Et qui, le coup frappé, laisse l'âme abattue
Regagner lentement la force de souffrir;

Vous êtes la pitié cruelle de la Vie,
Et douces cependant à qui vit sans remords.
— Cher et tremblant reflet de la flamme ravie,
Monte dans l'air léger, chant nocturne des Morts!

IX.

Les Parfums.

Pareille au fin réseau que sur sa gorge nue
Psyché serrait, pleurant ses premières pudeurs,
Une invisible mer balance sous la nue
Le flux et le reflux des terrestres odeurs.

Comme un sein virginal que traverse une haleine
De parfums infinis, tièdes et pénétrants,
Un souffle intérieur a visité la plaine
Et soulève du sol un chœur d'esprits errants.

Tout respire : les bois sentent courir une âme
A leur cime légère et pleine de frissons,
Et, comme la chaleur d'une lointaine flamme,
Les voluptés du soir montent des horizons.

Les charnelles senteurs des verdures marines
Suivent, le long des flots, le spectre de Vénus,
Et des grands bœufs couchés les bruyantes narines
Aspirent, dans l'air chaud, des bonheurs inconnus.

Tout s'enivre de boire à la source cachée
Où, comme un holocauste éternel et fumant,
La Vie exhale une âme à la Mort arrachée,
Une âme qui dormait sous l'herbe, obstinément ;

L'âme des morts sacrés dont la dernière haleine
Vient errer, chaque nuit, sur les lis odorants,
Le souffle intérieur qui roule sur la plaine
Des parfums infinis, tièdes et pénétrants.

Épilogue.

O lampes des tombeaux, astres, feux symboliques
Allumés dans la nuit sereine où nous mourons,
Gazons qui fleurissez les humaines reliques,
Vous n'êtes pas encor tout ce que nous serons!

Grands bois debout dans l'ombre où naissent les mystères,
Nuages qui passez, rapides, sur nos fronts,
Sources aux regards lents et doucement austères,
Vous n'êtes pas encor tout ce que nous serons!

Plus haut que la forêt, que la vapeur légère,
Que l'étoile embrasée et que les cieux béants,
S'achemine, au delà des terrestres néants,
Une part de notre âme à nos corps étrangère

Qui ne subira plus l'injure passagère
Des formes que la Mort prend, rassemble et distend.
— Elle se fait en nous dans l'ombre et nous attend,
Cette part de notre âme à nos corps étrangère!

Elle se fait, en nous, de l'espoir révolté
Qui seul nous faisait vivre et que trahit la vie :
— De tout ce qui laissa notre âme inassouvie
Se forme et croît en nous notre immortalité.

Le trésor de nos vœux perdus grossit sans trêve
Et le flot de nos pleurs jusqu'au ciel est monté :
— Des larmes de l'Amour et des splendeurs du Rêve
Se forme et croît en nous notre immortalité !

Nohant 1867.

II.

LE DOUTE.

A Leconte de Lisle.

I.

La forme a des splendeurs où trébuche la foi :
Quelle immortalité vaudra jamais la tienne,
Matière que revêt la beauté souveraine,
Nature à qui sourit une éternelle loi?

Tout est saint, tout est dieu, tout est vivant en toi!
Quand notre âme se prend à ta grandeur sereine,
L'immobile nous charme et vers lui nous entraîne;
Et nous sentons, perdus dans un mystique émoi,

Notre sang qui se fige au cœur glacé des marbres,
Ou se fait sève et court sous l'écorce des arbres,
Ou rougit les pavots parmi les blés flottants.

A l'horreur du tombeau l'espérance pardonne,
Et le désir nous prend de la Mort qui nous donne
La gloire de fleurir la robe du Printemps!

II.

La Mort revêt d'éclat la Nature éternelle
Et c'est elle qui fait la gloire du Printemps!
Aux germes sous la pierre endormis et latents
Elle garde l'honneur d'une forme nouvelle.

C'est la Vestale assise au temple de Cybèle
Qui veille sans relâche aux feux toujours vivants;
C'est la grande Nourrice, et ses derniers enfants
Un jour boiront notre âme au bout de sa mamelle.

Oh! la nouvelle vie et le grand renouveau!
— C'est le monde des fleurs qui jaillit du tombeau;
— C'est la rose de mai saignant sur la bruyère;

— C'est l'or que le vent roule aux cimes des moissons;
— C'est l'odeur des jasmins naissant sous les gazons;
— C'est la splendeur des lis qui monte de la terre!

III.

Ce qui reste des morts après les sépultures
Ne vaut pas qu'on le cherche au secret des tombeaux
Où leur chair se meurtrit et s'effondre en lambeaux
Sous le flagellement des lentes pourritures.

Leur image, vivante en de rares cerveaux,
Y subit, par l'oubli, l'affront des morts futures,
Et s'efface, parmi l'ombre des deuils nouveaux,
Aux mémoires en deuil de leurs progénitures.

Ce qui reste des morts, hélas! ce n'est rien d'eux,
S'ils gisent tout entiers en leurs débris hideux,
Ou s'ils n'ont que nos vains souvenirs pour revivre.

Et si leur âme, éparse entre les floraisons,
S'exhale tout entière aux cimes des gazons,
Ce qui reste des morts, c'est l'effroi de les suivre.

I V.

Sans cesse refoulé, sans cesse jaillissant,
Aux flancs de la Matière entr'ouvrant des gerçures,
Un flot profond et sourd perle, comme le sang
Que filtrent lentement les vieilles meurtrissures.

C'est la source sacrée où, pas à pas, descend,
Pour y boire en silence et laver ses blessures,
Le troupeau des vivants saignant sous les morsures
Dont le Temps, dur pasteur, les déchire en passant.

C'est la Vie inconnue, éternelle et profonde
Dont vous vivez encore et fécondez le Monde,
O frères que pleurait la pâle humanité!

Car, après l'agonie et les adieux suprêmes,
Ce qui reste de vous est plus grand que vous-mêmes,
O Morts dont l'âme errante emplit l'immensité.

V.

Sans pitié ni souci du rêve audacieux
Qui promet au Néant notre âme tout entière,
L'infatigable Écho promène sous les cieux
La plainte de l'Esprit que trahit la Matière.

Sous les sens révoltés, une voix prisonnière
S'accroît et les défie, et leur chant orgueilleux
Traîne, sans l'étouffer, à l'oreille des dieux,
Cet éternel sanglot qui sort de la poussière.

De ruines couverte et de mondes flottants,
La mer de l'Infini gronde aux rives du Temps.
— L'espérance au tombeau descend inassouvie;

Et la Mort nous étreint entre ses bras jaloux,
Sans briser cette foi que nous portons en nous,
D'une force d'aimer qui survit à la vie!

III.

LE RÊVE.

Memento.

A H. M.

Souvent, à la clarté qui tremble
Sur l'âtre en feu je les revois,
Les amoureuses d'autrefois!
— Je les revois toutes ensemble.

Elles gravissent lentement
Le coteau fleuri de mon rêve,
Dans mon cœur réveillant sans trêve
Le remords du dernier serment.

Comme les flots d'une onde morte,
Passe leur chœur silencieux;
Leur mystique regard m'apporte
Le pardon des derniers adieux !

Ces doux spectres au front de femme,
Ces chers hôtes de mon foyer,
Ces débris aimés de mon âme
Me rendent à moi tout entier.

Alors, enivrante et profonde,
M'envahit la tentation
De suivre, par delà le monde,
Cette blanche procession,

Aux doux pays où l'ont suivie
Ceux qui ne se consolent pas;
Où s'accroît la future vie
De tout ce qu'on perd ici-bas!

Où lentement se recompose,
Et, souvenir à souvenir,
Notre être que doit rajeunir
L'éternelle métamorphose.

Car les gazons où j'ai pleuré
Me doivent compte d'une larme.
— Car un fol espoir, comme une arme,
Au fond de mon cœur est entré!

Car vous fuyez avant l'aurore,
O vous qu'en pleurant je revois,
Et je veux vous aimer encore,
Mes amoureuses d'autrefois!

Alors, à la clarté qui tremble
Sur le chemin des trépassés,
Quand nous recompterons ensemble
Le trésor des bonheurs passés...

Souvenez-vous, ô bien-aimées,
De ces jours, de tous les meilleurs,
Et de tant d'heures consumées
En tant de baisers et de pleurs!

L'Inquiétude des Momies.

A Henri Cazalis.

Plus haut que le vol des ibis
Et la pointe des granits roses,
Et les pyramides moroses,
Et le vieux temple d'Anubis,

Des âmes rêvent, endormies :
Les âmes d'hommes anciens
Qui furent les Égyptiens
Et ne sont plus que les momies.

— Elles rêvent, — et doucement,
Sur le sistre étoilé des nues,
Modulent des chansons connues
Du peuple des morts seulement.

C'est une musique sans nom
Pareille à celle que l'argile
— Dès qu'aux cieux montait l'aube agile, —
Chantait aux lèvres de Memnon :

« Quand les jours seront révolus,
Revêtirons-nous la jeunesse?
— Ils sont si lents qu'on ne sait plus
S'il est assuré qu'on renaisse.

« *Vêtus comme des chrysalides*
Et cachés au fond des tombeaux,
Sous leurs bandelettes solides
Nos corps restent fermes et beaux.

« *Mais si le temps vient de l'oubli,*
Pourrons-nous bien les reconnaître?
— Pour être mieux enseveli
En est-on plus sûr de renaître?

« *Sans doute les portes sacrées,*
Les cent portes d'or de Memphis
Depuis longtemps sont demeurées
Ouvertes sur nos derniers fils,

« *Et des reptiles sont venus*
Qui, sous leurs armures squameuses,
Ont fait glisser leurs ventres nus
Tout le long de ses tours fameuses;

« *Des crocodiles faméliques*
Qui, sur la pierre las d'errer,
Auront englouti les reliques
Où nos souffles devaient rentrer !

« *Faudra-t-il, pour reconquérir*
Le terrestre habit de nos âmes,
A notre tour faisant mourir,
Fouiller des sépulcres infâmes?

« *Mieux vaut, loin du fleuve et des îles,*
A travers les sables brûlés
Fuir et, pour suprêmes asiles,
Chercher des corps inviolés;

« *Et, dans les mêmes nœuds charnels*
S'il nous faut, deux à deux, descendre,
Unir deux souffles fraternels
Pour échauffer la même cendre.

« Car des voluptés réveillées
Les saints pouvoirs se doubleront
Quand deux âmes appareillées
Dans un même corps s'aimeront.

« Pour nous le réveil peut venir :
Prêts aux divines fantaisies,
Au doux pays du souvenir
Nos sœurs par nous seront choisies,

« Pour qu'il se fasse vérité
Le rêve qu'on rêvait ensemble
De deux chairs qu'un baiser rassemble
Et confond pour l'éternité !

« Quand les temps seront révolus,
Revêtirons-nous la jeunesse ?
— Ils sont si lents qu'on ne sait plus
S'il est assuré qu'on renaisse. »

La Renaissance Mortelle.

Las des rapides jours et des lentes années,
Des soirs tristes, des nuits mornes, des gais matins,
Vers les Temps éternels, continus et lointains
Que ne troubleront plus les heures obstinées,

Vers les Temps éternels mon rêve s'est enfui
Par delà l'horizon des sépultures vaines,
Vers les Temps éternels dont les douleurs humaines
Ne mesureront plus le monotone ennui.

Vers le Toujours *promis de mes amours passées,*
Vers l'azur où l'extase a figé les soleils
Dans l'immobilité des cieux toujours pareils,
Mon Ame tend l'essor de ses ailes blessées.

Une glace éternelle a sculpté les flots blancs
De la mer qui m'attire, et les ports sont moins calmes
Que sa morne étendue où, pareils à des palmes,
Sont couchés les sillons jadis faits à ses flancs.

Puisque tout mouvement pousse vers un abîme,
Tout espoir vers un doute ou bien vers un remords,
Et qu'un baiser sans fin n'est qu'aux lèvres des morts,
— Vienne enfin la pitié du tombeau magnanime!

Sous l'oblique regard des Orients vermeils
Je veux, tel que Memnon, m'endormir dans la pierre.
Le grand sommeil des dieux tente seul ma paupière,
Ayant lassé l'oubli des terrestres sommeils.

— La pâle enchanteresse, à mon chevet penchée,
Laissa choir de ses mains lasses sa lampe d'or,
Et, comme une maîtresse indifférente, dort,
Dans ses cheveux et dans ses longs voiles couchée.

Rêve des cieux fermés et des jours révolus,
Fantôme virginal et doux, ô fiancée
Des célestes amours, ma blanche trépassée,
Ne te réveille pas! — je ne t'appelle plus.

L'azur a bu ton sang dans quelque aurore antique,
Avec le sang des lis et des dieux méconnus,
Et les rouges soleils ont brûlé tes pieds nus,
O pâle sœur d'Icare, ô vision mystique!

Spectre divin, dans l'aube errante évaporé,
Corps devenu parfum, parfum perdu, ma bouche
Se sèche à t'aspirer dans l'air mortel que touche
Le vol noir de la nuit froide où je te suivrai.

Je lasserai le vol de la nuit qui t'emporte,
Et, fermant les yeux d'or des constellations,
J'oublîrai ta splendeur avec les passions
Qu'allume dans mon sein ton souffle épars, ô morte!

Puisque, mêlant ta voix aux terrestres rumeurs,
Ton être épars m'entoure, et, fidèle, réclame
La foi jurée, — au seuil des ténèbres de l'Ame
Ne m'attends plus! — Reprends ton corps auguste et meurs.

Reprends ton corps auguste et sois corps tout entière,
Puisque la Mort s'arrête à l'esprit triomphant,
Et que de sa pitié toute âme se défend,
Et qu'un souffle suffit à sauver la poussière.

Loin du souffle obstiné des créateurs pervers,
Des rêveurs, des printemps et des métamorphoses,
Revêts, pour t'y mouler dans l'orgueil de tes poses,
La neige qui fera les éternels hivers.

Sous des éclats pareils et des blancheurs égales,
Tes formes dans la neige à jamais revivront :
— Lève-toi seul dans l'ombre où j'ai caché mon front,
Astre froid des cieux noirs et des nuits boréales!

— Revêts, pour y dresser ton spectre radieux,
Quelque granit perdu dans l'inerte matière,
Aussi dur que l'airain, plus blanc que la lumière,
Moins vivant que le marbre habité par les dieux!

— J'étais chaste à jamais de t'avoir possédée,
Fille auguste et terrible, ô Vestale, ô ma sœur :
Car, dans tes bras sacrés, j'avais pris la douceur
D'anéantir en moi la Forme sous l'Idée.

La pudeur de mon Rêve a trahi mon amour,
Et, dans la nuit de l'Ame où je t'ai poursuivie,
Vainement je te cherche, ô Cruelle, ô ma Vie,
Et je me sens aveugle — à ne plus voir le jour!

Réveille mes yeux morts, ô Cruelle, ô Lumière,
Soleil d'un firmament ou lampe d'un tombeau,
Rallume ta splendeur sur l'autel large et beau
Où fume encor l'encens de ma ferveur première.

Que renaissent en toi, sous mes regards jaloux,
Tes Beautés, visions que nulle ombre n'efface,
O Pâleur, ô Clarté nocturne de ta face!
O Douceur de tes yeux si mortellement doux!

O Langueur, cieux lointains que ton front rêve encore!
O Rougeur de ta lèvre ouverte sur les cieux!
O Charme enveloppant tes traits délicieux!
O Parfums, souffle errant sur tes fraîcheurs d'aurore!

O Gloire de mon Rêve, à jamais mise en toi,
Forme exquise et puissante en mon cerveau dressée,
Incarne-toi dans l'ombre où t'étreint ma pensée:
— Reprends ton corps auguste — et ne meurs qu'après moi!

Villiers, juin 1868.

Les Immortels.

A Philippe Burty.

Je pense quelquefois qu'à ceux-là seulement
Que vierges elle a pris, la Mort laisse leur âme
Comme une récompense ou comme un châtiment.

Ils aimeront ailleurs plus implacablement,
Ces âpres dédaigneux de l'amour de la femme ;
— Car, plus que nos désirs, leurs rêves sont cruels.

Et seuls, ils connaîtront, après l'humaine vie,
L'éternel renouveau des cieux spirituels
Où se rafraîchira leur âme inassouvie.

— Je ne sais, cependant, si je leur porte envie : —
Leur chimère peut-elle égaler les douceurs
Dont s'enchante, pour nous, votre beauté fragile,

Cher et vivant troupeau de mes terrestres sœurs?
Entre vos bras féconds, nous, les fils de l'argile,
De l'immortalité rapides possesseurs,

Nous léguons à des fils l'heur de nous faire vivre,
Puis vers le grand repos cheminons sans remord;
Car chaque volupté dont l'Amour nous enivre

Comble un peu du néant que nous garde la Mort!
— Et tous meurent pourtant, pleins du rêve de suivre,
Par delà l'inconnu visible des tombeaux

Et l'horizon banal où se clot la matière,
Des chemins infinis vers des mondes plus beaux,
Et nul ne croit avoir vécu sa vie entière.

Vienne la floraison des divins renouveaux!
— Mais son enchantement n'est qu'ironie et leurre
S'il ne te rend à nous, ô spectre radieux,

Lumière de la voie et délices de l'heure,
Corps féminin pareil au souvenir des dieux!
— Car, si tu ne renais, toi seul vaut qu'on te pleure.

La Double vie.

A Théodore Moutard.

Quelque chose de moi, plus vivant que la vie,
Plus vrai que le réel dont je croyais souffrir,
Plus puissant que l'amour dont j'eus l'âme asservie,
Quelque chose de moi qui ne saurait mourir,

C'est la part de moi-même à moi-même ravie,
Éparse au sein de tout ce qui ne peut finir,

Que l'oubli me dérobe et que la mort m'envie,
— Celle que n'atteint plus même mon souvenir. —

Ce qui de moi s'en fut vers la chose éternelle
Qui fleurit sous les cieux du divin renouveau,
Ce que m'a pris le Rêve, emportant sur son aile
Mes aspirations vers le Juste et le Beau;

Ce que j'ai dit tout bas à la nuit solennelle
Quand son aube invisible éclairait mon cerveau,
Ce que mes yeux ont vu quand j'ai clos ma prunelle,
Ma chair ne saurait plus l'entraîner au tombeau!

Je suis dans tout cela qui loin de moi demeure,
Partout où sous des cieux vola mon rêve altier,
Et tout cela vivra, que je vive ou je meure:

— Mon suprême désir me fera tout entier. —

Mon suprême désir et mon amour suprême
Dont l'objet immuable a dispersé mon cœur :
Donc, vainement le Temps me chasse de moi-même;

— L'Éternité saura m'y ramener vainqueur!

LES VESTALES

Introduction.

Cherchant plus haut que moi l'espoir de ma pensée,
J'ai trouvé la douleur dont je voulais mourir;
Puisque je porte au cœur ta blessure insensée,
O volupté sans nom de l'amour sans désir!

— J'ai trouvé la douleur dont je voulais mourir. —
Si tu vis sous les cieux, ma chaste fiancée,
Je ne veux de pitié que dans ton souvenir,
Blanche apparition dont mon âme est blessée!

Puisque je porte au cœur ta blessure insensée,
Je ne veux de pitié que dans ton souvenir!
— Si tu vis sous les cieux, ma chaste fiancée,
Je te dirai le mal qu'il est doux de souffrir!

O volupté sans nom de l'amour sans désir!
Blanche apparition dont mon âme est blessée!
Je te dirai le mal qu'il est doux de souffrir,
Cherchant plus haut que soi l'espoir de sa pensée!

Les Vestales.

I.

Épris de cela seul que n'atteindront jamais
Ni terrestres désirs ni ferveur sensuelle,
J'ai dit aux cieux l'amour chaste dont je t'aimais,
Splendeur des marbres blancs, virginité cruelle!

De l'antique Beauté vision solennelle,
Pour entr'ouvrir encor la pierre où tu dormais,
De Paros révolté j'ai fouillé les sommets:
— Car je te sais vivante et te crois éternelle!

Mais l'âme qui t'habite a des sérénités
Où se brisait le vol douloureux de mes rêves
Dans l'infini des cieux nocturnes emportés :

Après de longs combats et de rapides trêves,
Vaincu de l'idéal, vaincu mais non lassé,
J'ouvre à ses flèches d'or mon flanc toujours blessé!

II.

Je veux savoir l'amour permis au cénobite
Qui, sous des vœux sacrés, étreint fidèlement
Son cœur vierge de tout mortel attachement
Et qu'aucun souvenir de volupté n'habite;

Quand le charme trompeur de son rêve l'invite
Au doux oubli de l'heure et de l'isolement,
Quand les cieux et les lis fraternels seulement
Boivent, comme un parfum, son âme de lévite!

Je veux savoir l'amour mélancolique et doux
Des austères amants qui n'aiment qu'à genoux,
Ignorant des baisers les douceurs infinies,

Comme les trahisons des espoirs décevants,
Et greffer sur mon cœur aux séves rajeunies
La fleur, la pâle fleur de ces tombeaux vivants.

III.

Vierges qu'un fol amour dans la mort a couchées,
Vestales sous vos cœurs étreignant des flambeaux,
O floraisons de lis par l'aurore fauchées,
Votre ombre est familière aux amis des tombeaux.

Celles-là sont vos sœurs que nous avons cherchées
Et dont le souvenir hante seul nos cerveaux;
— Pâles Èves aux fronts couronnés de pavots,
De nos flancs par un dieu vous fûtes arrachées;

Épouses que le rêve amène à leur époux,
Ma blanche fiancée est-elle parmi vous,
Dans les chœurs où l'azur baise vos pieds de neige?

Dites-lui que je pleure et, lui prenant la main,
Guidez-la par les cieux et, le long du chemin,
Suivez-la d'un superbe et fraternel cortége!

IV.

Si ton pied foule encor l'argile qui me pèse,
Que ne suis-je moi-même à l'argile rendu,
Mort glacé sous tes pas et sous l'herbe étendu,
Sein brûlé que le froid de son linceul apaise!

Que ne suis-je mêlé dans la cendre qui baise
Les plis traînants du voile à ton front suspendu,
Dans le monde vivant qui t'entoure perdu,
Et de mes vains débris t'étreignant à mon aise!

Je deviendrais un peu de tout ce qui te sent,
De tout ce qui te voit, de tout ce qui te touche :
Fleur, je me sècherais aux chaleurs de ton sang,

Ou, fruit, je me fondrais aux saveurs de ta bouche.
Je serais une proie à tout ce que tu veux,
Et je boirais dans l'air l'odeur de tes cheveux!

V.

Son être se disperse aux choses d'ici-bas,
Comme aux buissons jaloux la blancheur de la laine!
Vents des cieux qui buvez, comme une coupe pleine,
Le sang sacré des morts, après les longs combats,

Descendez, vents des cieux, et dessèchez la plaine,
Si l'herbe y garde encor le parfum de ses pas!
Si l'air tiède du soir garde encor son haleine,
Descendez, vents des cieux, et ne le souffrez pas!

Et secouez du front des grands arbres pleins d'ombre
Les mystères muets et les charmes sans nombre
Qu'à tout ce qu'elle voit ont apportés ses yeux!

Doux gazons, bois géants, splendeur de la matière,
Vous ne me prendrez pas son âme tout entière :
— Dispersez-la plutôt, vents terribles des cieux!

VI.

Ceux-là qui meurtrissaient leur chair sous des cilices
Et sous l'âpre douleur des flagellations,
N'avaient que leur sang seul à verser aux calices
Où boit la lèvre en feu de nos tentations.

Pleins d'eux seuls, ils goûtaient les amères délices
D'assouvir sans remords d'augustes passions,
Et, de leur seule mort volontaires complices,
Mouraient sous la ferveur des adorations!

Leur supplice était doux et le mien m'épouvante,
S'il faut, qu'avant le temps, pour hâter notre amour,
Meure ton noble corps dans sa gloire vivante:

Et je pleure, jaloux de ce bien sans retour,
— Inexorable loi faite à notre hyménée, —
Ta forme impérissable à périr condamnée!

VII.

Quand la Mort me rendra son âme délivrée,
L'ombre viendra poser sur mes yeux endormis
La douceur des baisers que ma sœur m'a promis,
L'ombre qui peuplera l'immensité sacrée!

Gardiens de mon espoir et de la foi jurée
Au seul et triste amour que vous m'ayez permis,
Cieux vivants, dites-lui, qu'elle en soit déchirée,
Le mal que j'ai souffert d'un cœur ferme et soumis.

Quand la Mort me rendra ton âme, ô ma Colombe,
Je ne souffrirai pas qu'aux roses d'une tombe
Refleurisse l'éclat mortel de ta beauté!

C'est dans l'oubli jaloux de ta splendeur cruelle
Que je veux à jamais, sereine volupté,
Boire tes longs parfums, ô fleur spirituelle!

VIII.

L'ombre clôt les chemins d'un mobile horizon
Que reculent mes pas sans en briser l'obstacle,
Enfermant dans la nuit, comme en un tabernacle,
Mon rêve qu'ont meurtri le jour et la raison.

Le jour et la raison sont cruels au miracle
De ta sainte promesse, âme sans trahison!
— Mais, pareil aux croyants assis dans le cénacle,
De l'amour éternel j'attends la floraison.

Quand l'aube aura brûlé, jusqu'au dernier, les voiles
Que dresse chaque nuit sur ses pas glorieux,
Je vous verrai, ma sœur, dans le chœur des étoiles

Et dans l'éclat sans fin du jour victorieux;
Je vous rencontrerai, dans les cieux, la première,
Et nous nous aimerons longtemps dans la lumière!

IX.

La nuit chemine et, sur ses pas silencieux,
La poussière d'argent des astres s'est levée
Tout le long de la route éternelle des cieux :
— Vous gravirez ainsi la colline élevée

Où fleurit mon espoir comme un lis ténébreux,
Vierge au pas indolent que mon âme a rêvée,
Et, quand sur les sommets vous serez arrivée,
Des étoiles luiront sous vos pieds amoureux.

Car le jour m'a brûlé de feux que je recèle,
Pour garder à la nuit sa jalouse étincelle
Et porter à la Mort un baiser surhumain...

— Cependant qu'elle vit, ma douce bien aimée,
Seuls vous baisez tout bas sa robe parfumée,
Grands bois agenouillés le long de son chemin!

X.

Vous m'avez, mon amour, contristé sans merci :
Les jours sont longs à ceux que l'attente consume
Et de qui l'ombre seule a connu le souci!
— Quand l'aube intérieure en leur âme s'allume,

Et que leur vision, dans l'azur obscurci,
Se dresse lentement comme un brouillard qui fume,
Des maux inconsolés oubliant l'amertume,
Ils ne regrettent plus d'avoir souffert ainsi.

Ils savent que le bien de n'aimer que des songes
Est d'abolir l'affront des terrestres mensonges
Et d'asseoir son bonheur dans la sérénité.

— Vous m'avez, mon amour, sans merci contristé :
Les étoiles rêvaient sur le bord de la nue
Et j'étais à genoux : — vous n'êtes pas venue.

XI.

A quoi bon te voiler durant que j'ai des yeux?
Rien ne m'est inconnu de ton mortel visage,
Ni des splendeurs du fruit que, dans sa fleur sauvage,
Le soleil a mûri pour la moisson des cieux.

De ta forme terrestre épiant le mirage
Sous les dormantes eaux des bois silencieux,
D'un immuable aspect j'ai conçu ton image
Et dressé, sous mon front, ton corps harmonieux.

Je sais la pourpre errante aux contours de ta bouche
Où mes désirs jamais ne seront apaisés;
— Mais je maudis tout bas la puissance farouche

Qui m'a fait deviner la saveur des baisers,
Et suspend, sans pitié de mes ardentes fièvres,
Cette vendange amère au-dessus de mes lèvres!

TAYLOR INST. OXFORD

NOUVEAUX

SONNETS PAYENS

Chair de la femme! Argile idéale! O merveille!
VICTOR HUGO.

I.

A Jose Maria de Heredia.

Refleuris sous mon front, ô fleur de volupté,
Fleur du rêve payen, fleur vivante et charnelle,
Corps féminin, qu'aux jours de l'Olympe enchanté,
Un cygne enveloppa des blancheurs de son aile.

L'amour des cieux a fait chaste ta nudité :
Sous tes contours sacrés, la fange maternelle
Revêt la dignité d'une chose éternelle
Et, pour vivre à jamais, s'enferme en la Beauté.

C'est toi l'impérissable en ta splendeur altière,
Moule auguste où l'empreinte ennoblit la matière,
Où le marbre fait chair se façonne au baiser.

Car un dieu, t'arrachant à la chaîne fragile
Des formes que la Mort ne cesse de briser,
A pétri, dans tes flancs, la gloire de l'argile.

II.

De ta face immortelle et de ton noble buste
Mes mains ont affronté les contours radieux,
Quand, fervent et tout plein de l'image des dieux,
J'ai moulé sur ton corps leur souvenir auguste.

Et, sous l'enchantement de ta beauté robuste,
J'ai touché de ma lèvre, ivre et fermant les yeux,
Ta lèvre, fruit sacré, vase religieux
Où le sang de nos cœurs comme un rubis s'incruste.

— Je ne tenterai plus l'inutile tourment
De ton amour, cruelle, et je veux seulement,
Jaloux de ta splendeur, craintif du sacrilége,

Ceindre très-humblement, de mes bras prosternés,
Tes pieds, tes beaux pieds nus, frileux comme la neige,
Et pareils à deux lys jusqu'au sol inclinés !

III.

Si ton cœur est la mer profonde et sans reflux
D'où rien ne monte au ciel, ni vagues ni murmures,
Qui fait ta bouche en fleur pareille aux vignes mures?
—Quel sang vermeil l'empourpre et ne l'embrase plus?

Ce sang, je le connais! — il vient de mes blessures:
Car j'ai fait ta beauté de mes maux superflus,
Corps superbe et sacré dont les charmes élus
Ont bu mon être entier tendu vers tes morsures.

Je veux te dire encor tout le mal que me font
Tes sereines splendeurs quand, brûlé par la fièvre,
Je ne puis plus hausser mon cœur jusqu'à ta lèvre...

— Un peu de sang très-pur cependant reste au fond,
Dont je rajeunirai ta forme évanouie
Lorsque nous renaîtrons — dans l'éternelle vie!

IV.

Quand tu refleuriras dans ta grâce robuste,
A l'ombre des grands bois, sous les cieux éternels,
Les dieux façonneront ta poitrine et ton buste
Aux durs embrassements des chênes fraternels.

Et moi, chêne debout dans la forêt auguste
Où se sont rajeunis nos êtres mutuels,
Durant qu'à mon flanc nu l'âpre lierre s'incruste,
J'y sens courir une âme entre tes bras cruels.

Aux vivantes chaleurs de ton superbe torse
Ma séve se fait sang, et, brûlant mon écorce
Jusqu'à mon noir sommet, murmure au vent perdu,

La gloire de tes seins et de tes nobles hanches,
Et mêle à la senteur nourricière des branches
Le parfum de ton corps à mon tronc confondu.

V.

N'espère pas que tu l'apaises,
Le désir qui brûle mes reins :
— Je fuis les bras dont tu m'étreins
Et la bouche dont tu me baises.

Les serpents jetés aux fournaises
Des lourds trépieds pythoniens,
En des tourments pareils aux miens
Se tordaient, vivants, sur les braises.

— Je suis comme un cerf aux abois
Qui, par la plaine et par les bois,
Emporte, en bramant, ses blessures.

Tourne vers moi tes yeux ardents :
Ouvre ta lèvre! — à moi tes dents!
— Plus de baisers, mais des morsures.

VI.

Tous ces êtres vivants dont s'absorbe la vie
Au rajeunissement de ton être puissant,
Ces martyrs de ton corps qui font de tout leur sang
Un peu de ta beauté, ceux-là, je les envie.

A ma gorge qu'étreint la soif inassouvie
Des longs chemins connus du troupeau languissant,
Le couteau du boucher serait rafraîchissant,
Si ma chair à ta faim pouvait être servie.

Mais je voudrais sentir, vivant dans mes débris,
Le souffle et la morsure et la chaleur cruelle
De ta bouche un instant avide et sensuelle.

Oui, tes lèvres où dort l'implacable mépris
Du lent baiser par qui l'amour est soulagée,
Triste, me font jaloux de la bête égorgée.

VII.

Souvent, — et j'en frémis, — quand, sur ta lèvre infâme
J'ai bu, dans un sanglot, d'amères voluptés,
Alors qu'une détresse immense prend mon âme,
O toi pour qui je meurs, tu dors à mes côtés.

L'ombre épaisse envahit tes sereines beautés
Et, jusque sous tes cils, éteint tes yeux de flamme;
— Ton souffle égal et lent fait comme un bruit de rame :
C'est ton rêve qui fuit vers des bords enchantés.

Repose sans remords, ô cruelle maîtresse!
— Ignore, dans mes bras, les pleurs de ma caresse,
Car tu n'es pas ma sœur, cœur à peine vivant.

Mais, quand la nuit a clos tes paupières meurtries,
Quelle pitié des dieux pour les choses flétries
Te rend, sous mes baisers, le sommeil d'un enfant?

VIII.

Quand, sur tes yeux brûlés de leurs propres rayons,
Le sommeil a penché la fraîcheur de son aile,
Rêves-tu quelquefois de la chose éternelle
Que nous portons en nous, que toujours nous fuyons?

Sur ton front où la nuit s'épanche solennelle,
L'Infini creuse-t-il d'implacables sillons,
Et quand ton cœur n'est plus trahi par ta prunelle,
S'ouvre-t-il à la mer des vastes passions?

Marbre durant le jour, la nuit deviens-tu femme?
— Un songe berce-t-il dans le fond de ton âme
Quelque amour insensé que tu nommes tout bas?

Tes sens s'éveillent-ils quand ta chair se repose?
— C'est un tourment jaloux que ton sommeil me cause :
Tu dois aimer en songe, ou tu ne vivrais pas!

IX.

Que ne suis-je le rêve où ton âme me fuit,
Quand l'haleine de fleur dont ta bouche est baisée
Se berce au rhythme lent de ta gorge apaisée,
Dans la tranquillité profonde de la nuit !

Que ne suis-je le rêve où ma douleur te suit
D'un souffle haletant et d'une aile brisée,
Sans entrevoir jamais, comme une aube embrasée,
L'invisible soleil qui sous ton front reluit !

L'amour qui te fait vivre est celui qui me tue :
Car ta sérénité cruelle de statue
N'est qu'un leurre où sans fin s'épuise mon souci.

De ton sommeil menteur étreignant le mystère,
Près de ton cœur j'y sens vivre un hôte adultère
Et voudrais être mort pour t'apparaître aussi.

X.

A Claudius Popelin.

C'est ta mort que j'envie, ô doux fils de Linus,
Quand les vierges de Thrace aux crinières d'archange,
Sous leurs pieds bondissants, — comme aux fêtes du Gange, —
Vendange épouvantable, écrasaient tes flancs nus ;

Lorsque, foulant ton cœur, leurs beaux pieds éperdus
Buvaient sur ta poitrine une rosée étrange,
Et qu'aux chansons du cuivre, — effroyable vendange, —
Ta noble chair volait sous les thyrses ardus.

Le regret te vint-il des chastes promenades
Où ta lyre éveillait l'écho silencieux?
— A quoi bon de tes chants heurter des cieux maussades?

Mieux vaut jeter son âme aux désirs furieux,
Tendre sa gorge nue aux ongles des Ménades,
Et faire de son corps la pâture des Dieux!

PAYSAGES

MÉTAPHYSIQUES.

L'Aube.

A Auguste Feyen Perrin.

Le bleu du ciel pâlit. Comme un cygne émergeant
D'un grand fleuve d'azur, l'Aube, parmi la brume,
Secoue à l'horizon les blancheurs de sa plume
Et flagelle l'air vif de son aile d'argent.

Un long tressaillement autour d'elle s'éveille,
Et, par flots onduleux jusqu'au zénith monté,
Dans l'azur transparent déroule la merveille
Des formes qu'envahit sa vibrante clarté.

La grande mer des bruits dans l'atmosphère élève
Les retentissements de son flux solennel
Et bat, sans l'ébranler, comme un roc éternel,
Le lourd sommeil des morts endormis dans leur rêve.

Mais, pareil aux roseaux qu'atteint le flot montant,
Le peuple des vivants s'ébranle dans l'espace,
Et, couché sous le poids de la vague qui passe,
Vers des buts inconnus se disperse, flottant.

Cependant qu'aux frissons des brises échappées,
La Terre s'alanguit aux tiédeurs du réveil.
De longs éclairs, pareils à des lueurs d'épées,
Creusent, à l'orient, leur sillage vermeil.

Alors l'Oiseau divin, le Cygne, l'Aube blanche,
Sentant dans l'air en feu son âme se sécher,
Comme le vieux Phénix sur la flamme se penche
Et meurt dans le Soleil comme sur un bûcher!

Le Supplice du Soleil.

Luisante à l'horizon comme une lame nue,
Sur le soleil tombé la Mer en se fermant
De son sang lumineux éclabousse la nue,
Où des gouttes de feu perlent confusément.

Comme une foule émue après un châtiment,
Sous l'oblique rayon des étoiles sacrées,
Une procession d'ombres démesurées
Derrière les troupeaux chemine lentement.

On dirait qu'un vieil orgue aux lentes harmonies,
De l'océan désert peuplant l'immensité,
Murmure dans la nuit de graves litanies
Et qu'un Miserere par la vague est chanté.

Et, comme au bout d'un bras un chef ensanglanté,
La Lune monte au ciel, qui, dans la nue obscure,
Semble, avec son front pâle et sa morne figure,
La tête sans cheveux du grand décapité.

Cieux nocturnes.

A Eumène Queillé.

Il est un grand tombeau dont l'horreur me poursuit,
Large, froid, et peuplé de silences funèbres :
— C'est l'immense tombeau qu'ouvre sur nous la nuit
Dans l'azur dilaté par l'effroi des ténèbres.

Comme des jours furtifs où glisse la pâleur
D'un ciel d'or très-lointain, au travers d'un mur sombre,
Les étoiles, filtrant leur clarté sans chaleur,
Blanches, rompent parfois la tristesse de l'ombre.

Des réveils immortels nous mesurant l'espoir,
Rares, ces mornes feux dont la lumière tremble
Luisent sans l'éclairer dans le sépulcre noir
Dont nous sommes les morts et les vers tout ensemble.

Des étoiles fuyant le chœur silencieux,
Parmi les trépassés trépassé solitaire,
Pour pardonner aux nuits l'épouvante des cieux
J'attends qu'un Dieu nouveau, pitoyable à la terre,

Ainsi qu'un fossoyeur, les deux bras étendus,
Ferme ce vide horrible, et, de sa main géante
Versant dans l'éther creux un flot d'astres perdus,
Comble avec des soleils sa profondeur béante!

Brise lointaine.

Le vent frais a doublé les ailes de la nue
Dont le soleil tombé, comme un Parthe qui fuit,
Ensanglante le vol d'une flèche inconnue :
L'herbe tremble au toucher des pieds froids de la nuit.

Vénus, qui de sa mère enfin s'est souvenue,
Sur le flot éploré penche son front qui luit :
L'innombrable baiser de l'onde la poursuit
Vers son lit d'algue verte à peine revenue.

— Tout se hâte d'accord vers un commun retour;
Et, rempli des senteurs qu'exhalent les pelouses,
Sous les toits citadins où brûle encor le jour

Une à une soufflant les lumières jalouses,
Vers les lits parfumés des nouvelles épouses
Le vent frais a doublé les ailes de l'Amour.

Avant la nuit.

La lumière qui fuit vers l'horizon plus pur,
Comme une ronce folle aux plis traînants d'un voile,
Se pend au bord des cieux flottants, — et chaque étoile
Semble une épine d'or qui déchire l'azur.

Les feuillages aigus que sa robe balaie
Montent au front du Dieu dans l'éther emporté:
Puis la lune à son flanc ouvre une large plaie
Où la terre, en rêvant, vient boire la clarté.

Car la splendeur des nuits est faite de blessures;
Leur silence est douleur et non sérénité :
— Un Christ inconnu saigne en leur obscurité.
Sur tous, l'ombre et l'amour enlacent des morsures ;

— Et chaque souvenir, renaissant et vainqueur,
Semble une épine d'or qui déchire le cœur!

Le Veilleur.

Derrière les grands joncs, rôdeur mélancolique,
Le crapaud fait tinter sa langue de cristal,
Et rhythme, comme un bruit mécanique et fatal,
L'innombrable retour de son chant bucolique.

La couleuvre aux yeux verts pailletés de métal
Soudain jette au chanteur sa stridente réplique,
Et glisse jusqu'à lui sa course famélique,
Avec un sifflement ironique et brutal.

— Tout se tait, et l'horreur de l'ombre en est accrue,
Et puis, le regret vient de la voix disparue :
— Quand le soleil lassé clôt le cycle vermeil

Où l'aiguille de feu tout le jour se balance,
Le nocturne veilleur comptait l'heure au silence,
Et mesurait aux bois la douceur du sommeil

Les Pavots.

Clairsemés dans la maison verte,
Les pavots la vont rougissant
Comme des piqûres ouvertes
Au cou d'un animal puissant.

Le vent qui roule son haleine
Sur le flot onduleux du blé
Fait haleter toute la plaine
Comme un bœuf au soc attelé.

O vaillante bête, ô nature,
Sous l'aiguillon qui te torture,
Voici que le printemps nouveau

Fait perler à ton flanc superbe,
Au travers de ta toison d'herbe,
Les gouttes de sang du pavot !

Nénuphars.

Sur l'eau morte et pareille aux espaces arides
Où le palmier surgit dans les sables brûlants,
Le nénuphar emplit de parfums somnolents
L'air pesant où s'endort le vol des cantharides.

Sur l'eau morte à l'aspect uni comme les flancs
D'une vierge qui montre aux cieux son corps sans rides,
Le nénuphar, nombril des chastes néréides,
Creuse la lèvre en fleur de ses calices blancs.

Sur l'eau morte entrouvant sa corolle mystique,
Le nénuphar apporte un souvenir antique :
— Vénus marmoréenne, éternelle Beauté,

Ton image me vient de l'immobilité,
Et sous ton front poli je vois tes yeux de pierre,
Comme les nénuphars profonds et sans paupière.

Prométhée.

Roulant son torse épais sur les rocs amortis,
D'un long gémissement il troubla la nature :
— Sinistre compagnon dont je suis la pâture,
Vole et porte mon cœur saignant à tes petits.

Tu n'as pas fait encor le tour de ma blessure :
J'ai de larges festins pour tes grands appétits!
— Ce n'est pas toi qui fais ma suprême torture,
Vautour, tombeau vivant, qui, vivant, m'engloutis.

Lugubre oiseau de proie, ami des funérailles,
Sans pitié ni remords laboure mes entrailles :
Tes serres ni ton bec n'égaleront jamais

Le tourment qui me vient de l'azur implacable;
Ironique splendeur, voûte d'or qui m'accable,
Sérénité des cieux profonds, que je te hais!

Nessus.

I.

O Vierge de Tempé le long du fleuve errante,
Approche sans terreur, et sur mon flanc dompté,
Assieds le doux fardeau de ton corps enchanté,
Et je t'emporterai vers la plage vibrante.

Dans ma chaude crinière enfouis la clarté
Et le frileux trésor de ta gorge tremblante,
Et ton épaule nue, ô fille d'Astarté,
Et je t'emporterai là-bas, sous l'ombre lente.

Là-bas où le guerrier taille au cœur des buissons
Des flèches pour mon sein, des rameaux pour ta couche,
—Son ivresse et ma mort!—Mais que ta folle bouche

M'effleure seulement, et, sous les doux gazons,
Je veux que par mon sang mon âme se révèle,
Faisant naître pour toi quelque rose nouvelle

II.

L'Aurore, de mille rougeurs
Flagelle les bords de la nue;
— Sélène, honteuse d'être nue,
Fuit derrière les bois songeurs.

Le chœur des Centaures vengeurs
Explore la rive inconnue
D'où la vierge, chère aux nageurs,
N'est pas encore revenue.

— Sur le roc, une flèche au cœur,
Leur morne compagnon se couche
Et la mort clôt son œil farouche :

Durant qu'avec un ris moqueur,
Déjanire pose sa bouche
Sur la bouche de son vainqueur.

Morituri te salutant.

O toi qui me vainquis à la course rapide,
Rivale de Diane, Atalante au pied blanc,
Je reste ton vainqueur sous le couteau sanglant,
Car ma honte à la Mort porte un cœur intrépide.

Car les dieux ont voulu qu'il naquît de mon sang
L'or cruel du laurier qu'attend ton front limpide,
Et la pourpre qui sur ton épaule descend
Se teint au flanc vermeil qu'ouvre ta main avide.

Qu'Hippomène triomphe et de ton chef dompté
Fasse neiger les fleurs de ta virginité.
— Mais le mal d'oublier aux vivants est possible.

Vaincu par toi, la Mort va me faire invincible,
Et le fer va clouer mon amour à mon flanc,
Rivale de Diane, Atalante au pied blanc!

Absag.

Et rex David senuerat.

C'est dans le fier troupeau des vierges du Thabor
Qu'ils choisirent Absag qu'aucun présent ne touche :
Celui qui la devait épouser fut Laor,
Qui jusques au palais l'accompagna, farouche.

— O blanche vierge! apporte aux frissons de ma couche
Le soleil répandu parmi tes cheveux d'or!
Déroule sous mes doigts ce lumineux trésor
Et souffle dans mon sein la chaleur de ta bouche.

Je maudis le sommeil s'il me prend dans tes bras!
Je veux, quand du palais demain tu sortiras,
Que ma garde te fasse un superbe cortége,

Et qu'un cycle d'or brille à ton front qui pâlit.
— Que m'importe! reprit la vierge au corps de neige :
Car Laor va me tuer au sortir de ton lit.

Les Cieux nouveaux.

Comme une vaste cible où pleut le fer des lances,
Criblé sous les regards des chercheurs inconnus,
Le firmament, déchu des antiques silences,
Pleure le sang divin d'Hermès et de Vénus.

O mythes glorieux, qu'êtes-vous devenus?
— Du Beau que nous servons éternelle semence!
Devant un peuple obscur d'astres nouveaux venus,
La foule olympienne a fui les cieux immenses.

Trahissant le secret de sa limpidité,
Pour montrer son trésor inerte de clarté
L'azur a déchiré la pudeur de ses voiles,

Et l'homme, revenu de son rêve orgueilleux,
Après avoir compté le troupeau des étoiles,
Prend en pitié le ciel qu'ont déserté les dieux.

Matutina.

A Léo Delibes.

De l'horizon perdu dans les frissons de l'air,
Comme un fleuve lacté, la lumière s'épanche
Sur les coteaux légers que baigne son flot clair :
— L'Aube sur les coteaux traîne sa robe blanche.

Les grands arbres, sentant les oiseaux éveillés,
Chuchottent dans la brise errante où s'évapore
L'âme des derniers lis par la nuit effeuillés :
— L'Aube sur la forêt pose son pied sonore.

Sur l'herbe drue où court l'insecte familier
Une gaze de longs fils d'argent s'est posée,
Et la bruyère aiguë est pleine de rosée :
— L'Aube sur les gazons égrène son collier.

— Dans le ruisseau que l'Aube effleure de ses voiles,
Se réfléchit déjà le doux spectre des fleurs,
Et, sous l'onde ou tremblait l'œil furtif des étoiles,
S'ouvre l'œil alangui des pervenches en pleurs.

La Nature.

A Georges Guéroult.

J'ai voulu te concevoir seule
Dans mon cerveau régénéré,
Grande Nature, auguste aïeule
Qui dors au fond du bois sacré;

Et j'ai chassé de la lumière
Que filtrent tes yeux d'or mi-clos,
La vision qui, la première,
Apprit à mon sein les sanglots,

Le spectre de la sœur amère
Que ton flanc jette à notre cœur,
Ta cruelle image, ô ma mère!
La Femme, fantôme vainqueur!

En vain, je l'ai chassé dans l'ombre
Que répand sur le bois épais,
Avec ta chevelure sombre,
L'heure de la nocturne paix :

Car en moi vous êtes entrées,
Plus poignantes que mes amours,
O tristesses des nuits sacrées
Pleurant sur le berceau des jours!

De vous, ô langueurs éternelles!
En moi quelque chose est resté,
O lassitudes maternelles
Des tristes flancs qui m'ont porté!

A TRAVERS L'AME

Héroïsme.

A Jules Janin.

I.

O gloire des soldats mourant dans les batailles,
Seule gloire restée et qui tente l'effort,
Je t'envie à qui meurt pour le droit du moins fort,
Et mon âme te suit parmi les funérailles.

Prêt d'oublier l'horreur de ces grands champs de mort,
Où le vol des chevaux disperse vos entrailles,
Où, couchés sous le vent des lointaines mitrailles,
Vous reposez en paix, meurtriers sans remord;

Je pense que, du moins, seuls, au temps où nous sommes,
L'instinct du sacrifice a fait de vous des hommes;
Qu'insoucieux du but, du devoir convaincus,

Vous le servez quand même et d'une âme aguerrie :
O gloire de tous ceux qu'a pleurés la patrie,
Je t'envie à qui meurt pour le droit des vaincus.

II.

Alors je pense au temps où, d'un bond héroïque,
Des enfants de seize ans, sous leurs fusils ployés,
Couraient à la frontière et déchiraient leurs pieds
Aux chemins, en criant : Vive la République!

Quand le courage était une vertu civique
A ce peuple naissant de martyrs oubliés,
Quand de leur propre sang tes fils multipliés,
France, te saluaient comme une mère antique,

Et, légitime orgueil de ta fécondité,
Tombaient en s'écriant : Vive la liberté!
— Apprenons à nos fils la gloire de nos pères,

De leur nom plus encor que du nôtre jaloux :
Si grands que vous soyez, ô soldats, ô mes frères,
Ceux qui mouraient alors étaient plus grands que vous!

III.

Immuable splendeur du Beau! Gloire du Juste!
Derniers autels de ceux qu'ont trahis leurs autels!.
Vous gardez, comme on garde un héritage auguste,
Le secret de la mort qui nous fait immortels.

Ainsi qu'aux flots du bronze une image s'incruste,
Des âges ont passé que vos sceaux éternels
Ont marqués, pour le Temps, d'une empreinte robuste
Et que notre mémoire a rendus solennels;

Des âges où la force, éprise de lumière,
Demandait à l'Esprit son ennoblissement,
Où la pensée était l'âme du dévoûment,

Où la Patrie était, dans tout cœur, tout entière,
Où vingt ans reliaient la tombe et le berceau
Par un sillon de gloire et se nommaient Marceau!

IV.

Les Titans sont tombés : — Dans l'air silencieux
Leur sang pur monte encore et, comme une fumée,
Emporte dans les cieux leur âme consumée
Des rêves éternels qu'ils avaient pris aux cieux.

La Terre, maternelle aux cœurs audacieux,
Sur ses enfants meurtris lentement s'est fermée ;
Mais, pour longtemps tari, son flanc capricieux
Tira de leur semence une race pygmée.

Du corps de ces lions un peuple de fourmis;
Et nous n'osons nommer nos pères endormis,
Plus prêts d'être des dieux que nous d'être des hommes!

Et nous traînons si bas leur souvenir puissant
Qu'à nous voir le porter, on ne sait si nous sommes
Les vers de leurs tombeaux ou les fils de leur sang.

V.

Si, pour faire une place à leur grand souvenir,
Il faut meurtrir beaucoup nos cœurs étroits, — qu'importe!
Ils se refermeront, élargis de la sorte
Qu'un mâle sentiment s'y puisse contenir,

Que la pensée y germe et s'y fasse assez forte
Pour que la liberté nous puisse revenir,
Et que fleurisse enfin sur cette gloire morte
La semaille que l'heure apporte à l'avenir.

Comme un ferment sacré qui soulève les gerbes
Et pousse vers l'azur l'honneur des blés superbes,
Leur mémoire contient tous nos biens enfermés :

Le courage et la foi vivace, inviolée,
Y creusent leur racine, et, dans l'ombre voilée,
La Justice y mûrit l'espoir des opprimés.

VI.

Le temps est sans pitié qui fait naître après l'heure
Ceux dont l'heure eût servi les aspirations,
Ridicules débris de générations
Dont la gloire, pour eux, n'est que regret et leurre.

Rendez-moi les grands jours des grandes passions,
Les combats dont toujours le souvenir demeure ;
Rendez-moi les périls, que j'en vive ou j'en meure !
— A la frontière encor faut-il que nous courrions?

Le temps est sans pitié pour nous de rendre vaines
Les ardeurs du sang pur qui consume nos veines,
Et d'emplir nos esprits de ce doute jaloux :

Quatre-vingts ans plus tôt, peut-être parmi vous,
Comme vous j'aurais fait ma mémoire fameuse,
O peuple de héros, soldats de Sambre-et-Meuse!

Le Passé.

I.

Rayonnement discret de la lampe baissée,
Douce plainte du lin par l'aiguille mordu,
Chant léger qu'étouffait sur sa lèvre pressée
Le baiser toujours pris et toujours défendu!
Vieux livre interrompu de lentes causeries,
Silence qu'emplissaient de longs enchantements,
Parfums toujours en fleur des roses défleuries,
Calme des soirs passés près des tisons fumants!

— Oh! je baise en pleurant l'aile dont tu m'effleures,
Souvenir éternel, regret inconsolé,
Amour qui fus ma vie et qui t'es envolé,
— Charme de tous les lieux et de toutes les heures!

II.

A Émile Sarraw.

L'air du soir emportait sous les feuillages sombres,
Comme un parfum du ciel, l'âme des voluptés;
Les rêves se levaient partout avec les ombres :
— Celle qui fut mon cœur était à mes côtés.

Nous suivions le grand bois, parmi l'herbe mouillée,
L'air au front, l'œil au ciel, la bruyère aux genoux,
Et comme elle sortait, blanche, de la feuillée,
Une source se prit à gémir près de nous.

Ce sanglot sans pitié, poursuivant mon oreille,
S'en fut jusqu'à mon cœur joyeux et l'affligea :
— La santé fleurissait sa beauté sans pareille
Et je cherchais pourquoi l'onde pleurait déjà.

III.

A Alexandre Bazille.

Sur le lac où j'ai vu passer les cygnes blancs
Un rêve flotte et suit leur lumineux cortége :
Je vois l'ange endormi, l'enfant au corps de neige,
Qui soulève vers moi ses bras nus et tremblants,
Ses bras pareils aux cols harmonieux des cygnes !
— Et, quand le flot s'enfuit, leurs gestes nonchalants,
Comme pour un adieu, tristes, me font des signes.

Dans le chœur fraternel des célestes oiseaux,
Que cherche, sous l'azur, la chère ensevelie ?
A-t-elle retrouvé le bouquet d'Ophélie,
La pâle fleur d'amour qui croît du fond des eaux ?
— Quand la fraîcheur du vol des cygnes les effleure,
Son haleine frissonne aux cimes des roseaux
Et me trouble, en passant, comme une voix qui pleure.

Sur le lac où j'ai vu descendre le soleil
Un rêve flotte et suit la vision première :
Je revois mon amour couché dans la lumière,
Comme un lis abattu que teint un sang vermeil ;
Et le flot, aux rougeurs dont le couchant l'irise,
Palpite sur la grève, incessant et pareil
A la lèvre qu'empourpre un baiser qui la brise.

Des baisers ont passé, rapides et brûlants,
Sur ma lèvre où jadis son âme s'est posée
Et j'ai senti saigner, toujours inépuisée,

Sous l'implacable fer de mes souvenirs lents,
Ma dernière douleur et mon amour première,
— Près du lac où j'ai vu passer les cygnes blancs,
— Près du lac où j'ai vu descendre la lumière.

IV.

A Albert Mérat.

Pour qu'à l'espérance il ne cède,
J'ai muré mon cœur révolté
Dans la morne fidélité
Du souvenir qui le possède.

Vers l'horizon où l'aube a lui,
Pour qu'un vain rêve ne l'emporte,
Comme une inexorable porte,
J'ai fermé le Passé sur lui.

J'ai dit : Ma part me fut comptée
D'aimer sans en savoir mourir.
— L'ombre est douce à qui veut souffrir;
Que me ferait l'aube enchantée?

Puisque ne peut m'être rendu
L'heur de revoir le doux visage
Qui fut ma joie et mon courage,
Et, que perdant, j'ai tout perdu!

IMPRESSIONS.

Virginis amor.

A Léon Valade.

Comme, au fond des tripots, ceux que le vin délie
Des vulgaires pudeurs, ils chantent tour à tour
Leurs plaisirs d'une nuit et leurs peines d'un jour,
Ceux dont les vains désirs font la mélancolie.

Mais celui que l'amour d'une vierge a blessé,
Comme d'un baume saint, recouvre de mystère
Sa blessure divine, et, sous la nuit austère,
Pleure tout bas le mal qui le fait insensé.

Et le remords le prend comme d'un sacrilége,
D'espérer que ce corps vêtu de pureté
Affronte, dans ses bras, l'aube de volupté
Qui fondra ses blancheurs idéales de neige.

Il rêve cependant que, des anges suivi,
Il l'emporte, endormie, au seuil d'un nouveau monde:
Extatique et pareil, en son âme profonde,
Aux femmes en douleur, il entrevoit, ravi.

La première lueur inondant ses prunelles,
Et ses premiers sanglots d'un sourire apaisés
Et ses pieds nus encor des langes de baisers
Où les enfermera sa bouche — maternelle!

Car c'est un fruit vivant qu'il porte dans son cœur,
L'époux chaste aux genoux d'une chaste épousée,
Fruit vermeil et sanglant d'une sainte rosée,
Mûri dans l'ombre, éclos sous le soleil vainqueur:

C'est tout son être, à lui, germant sous sa mamelle;
C'est l'espoir fécondé des floraisons d'amour
Qui furent sa jeunesse et n'ont duré qu'un jour:
C'est son âme entr'ouvrant sa ramure jumelle,

Quand, sentant que sa vie a fini de mûrir,
Comme un arbre géant sur la vierge il se penche
Et dit : Ève, ma sœur, soulève ta main blanche
Et cueille le fruit d'or qui nous fera mourir!

Deux petites filles.

A Charles Desfossez.

Comme un couple de cygnes blancs
Harmonieuses à décrire,
Sur deux visages dissemblants,
Elles ont le même sourire.

Le même regard dans leurs yeux
S'attendrit quelquefois; — mais l'une
Prit le sien au soleil joyeux,
L'autre à quelque rayon de lune

Et, bien que le même printemps
Effleure leur petite joue,
Voici déjà de longs instants
Que l'une rêve et l'autre joue.

Songes d'or et vives chansons,
Elles ont fait leur part entr'elles :
— L'une suit le vol des pinsons,
L'autre celui des tourterelles.

Mais leur cœur fraternel sait bien
Où se croise leur double voie ;
Un tendre et mystique lien
Unit ce calme à cette joie,

Et, sous le même enchantement
Que les fleurs discrètes des mousses,
S'épanouissent chastement
Leurs âmes jumelles et douces!

Saint-Cloud, mai 1869.

Le Charme antique.

A George Hartmann.

Du front étroit jaillit sa large chevelure,
Flot vivant qui dormait au cœur d'un marbre blanc;
Échappée au contour serré de l'encolure,
La ligne s'arrondit pour embrasser le flanc.

La cuisse épaisse assied son contour opulent
Sur un mince genou; — frêle, flexible et sûre,
La cheville soutient, comme un lis indolent,
Son beau pied que jamais n'outragea la chaussure.

Enfant de l'art moderne épris de l'art païen,
J'adore, comme un Grec du temps athénien,
La femme que revêt cette splendeur insigne,

Qui fait tout mon respect de sa seule beauté
Et, pareille à Léda, montre sa nudité,
Fière à tenter un dieu, blanche à tromper un cygne!

Rencontre.

Est-ce le cygne antique, est-ce l'ange chrétien
Qui, volant près de toi dans la nuit solennelle,
A laissé sur ton cou la blancheur de son aile,
Vierge à l'air tout ensemble ascétique et païen?

L'inexorable feu de l'amour ancien
Brûle mystiquement au fond de ta prunelle,
Et l'irritant éclat de ta splendeur charnelle
S'amortit aux candeurs de ton chaste maintien.

Quel souvenir des Cieux, ô fille de la Terre,
A ta grâce robuste unit ce charme austère
Et d'un parfum claustral entoure ta beauté?

— Quel précoce dégoût de nos plaisirs moroses?
— Quel mépris de l'amour ou quel oubli des roses?
O Fleur de sacrifice! — O Fleur de Volupté!

Respect.

Tu me tendais ta bouche et j'ai baisé ton front,
Et ta fierté, surprise à cet accueil farouche,
N'a pas su démêler le respect de l'affront,
Et tu m'offres ton front quand je cherche ta bouche.

— Ce que j'aurai souffert, d'autres te le diront :
Pour sauver le seul bien dont le souci me touche,
Sur mon cœur, où longtemps des regrets saigneront,
D'un amour fraternel j'aurai greffé la souche.

Je ne connaîtrai pas l'intime volupté
De boire les parfums de ton corps enchanté,
Fleuve lacté qui fait les blancheurs de ta couche.

De l'honneur que j'ai mis plus haut que le désir,
Je porterai le faix, quand j'en devrais mourir...
— Mais une fois pourtant je veux baiser ta bouche.

Jalousie.

L'Aube a posé ses pieds, ses pieds blancs et furtifs,
Sur les fronts des rêveurs et les monts taciturnes,
Et fermé les yeux d'or, les yeux doux et craintifs,
Des constellations et des oiseaux nocturnes.

L'allégresse du ciel, du ciel vibrant et clair,
Ne descend plus au fond de mon esprit morose,
Sitôt que le frisson, le doux frisson de l'air,
Fait s'ouvrir l'Orient comme une immense rose.

Car, penché sur ton cœur, ton cœur triste et profond,
Qu'enveloppe de paix ta gorge cadencée,
J'entends sourdre la mer, la mer sombre et sans fond,
De ton Rêve où se perd ma jalouse pensée.

Enfantillage.

A Amédée Cautaloube.

Je lui rend la rose flétrie
Que réclame son ris moqueur,
Ce doux rien qui fut tout mon cœur!
— Mais je ne veux pas qu'elle rie.

Je lui rends la frange de soie
Dont m'a lié son cœur méchant,
Et je la baise en me cachant :
— Car je ne veux pas qu'elle voie.

Quand elle viendra tout à l'heure
Avec des larmes dans les yeux,
Je lui pardonnerai, joyeux :
— Car je ne veux pas qu'elle pleure !

Colère.

Quand au plus profond de mon être
Ton regard m'atteint et me mord,
Sais-tu que tu n'auras, peut-être,
L'impunité que par ma mort?

De ton rire cruel et traître,
Tu m'ouvres le cœur sans remord,
Plus implacable que le prêtre
A la victime qui se tord.

Et tu ne crains pas, mon pauvre ange,
Qu'un jour, révolté, je me venge
Et que je te frappe à ton tour?

— L'heure d'aimer est incertaine,
Et nul ne sait combien de haine
Se cache au fond de son amour.

Un Adieu.

Sur ta bouche, avec le désir,
Je bois ta dernière caresse :
— Car je ne veux plus de maîtresse
Que celle qui ne sait trahir.

Sur ta bouche, avec le désir,
Je veux boire l'oubli des roses :
— Car je n'aimerai plus des choses
Que celles qu'on ne peut flétrir.

Sur ta bouche, avec le désir,
J'ai bu ma dernière espérance :
— Car je ne veux plus de souffrance
Que celle dont je dois mourir.

La Nourrice.

A Henry Forneron.

A la table, au foyer, dans la famille antique
La nourrice gardait une place à côté
De l'aïeul, — et c'était une sage pratique :
Son conseil entre tous demeurait respecté.

Comme un hôte sacré qu'environne un mystère,
Des lares endormis religieux gardien,
Passait dans la maison cette figure austère,
Et l'homme lui disait : Ma mère! — Et c'était bien.

Car, monté dans tes bras, mieux que ton ventre, ô femme
C'est ton sein patient qui nous donne notre âme;
Car c'est, pour qui le cherche, un symbole puissant,

Qu'au-dessus de tes flancs Dieu, dressant ta mamelle,
Ait assis sur ton cœur la colline jumelle
Où nous buvons le lait, cette fleur de ton sang!

Défense des Bêtes.

S'il existe vraiment, où donc s'arrête-t-il?
Cet effroyable droit qui nous livre la vie
Comme une chose inerte au travail asservie,
Et nous met la douleur aux mains comme un outil?

Tous ces êtres vivants qu'une invisible trame
Tient enchaînés pour nous sous une loi de sang,
Tous ces fils de l'argile ont un peu de notre âme,
Un peu de ce qui pense, un peu de ce qui sent.

Le dieu qui les couvrit d'une éternelle enfance
Leur donna la pitié de l'homme pour défense,
L'œil pour le supplier, la voix pour l'attendrir :

Et ceux-là sont des fous dont l'horrible caprice
Torture sans raison ou frappe sans justice
Ces frères que nous fait le pouvoir de souffrir.

Mémoire d'un Héros.

A F. Gatineau.

Marceau! — Quand l'âme eut fui de sa poitrine ouverte,
Souffle ardent qui passa sur les fronts éperdus,
Ce fut comme un remords immense de sa perte
Qui prit tous ces soldats ensemble confondus;

Comme une horreur secrète envahissant la plaine
Où la moisson guerrière ondoyait au tambour;
— Le vent chargé de fer suspendit son haleine,
Et, mornes, les canons se turent tout un jour.

Les vainqueurs oubliant d'achever la victoire,
Librement, dans l'azur, vers sa grande mémoire
Le pardon des vaincus monta religieux.

Et ces deux flots humains qu'un peu de sang sépare,
— Tels les flots Égéens, linceul du doux Icare, —
Pleurèrent cet enfant qui tombait glorieux!

Prière.

Des souffles attiédis, sous les cieux taciturnes,
Roulaient le fleuve errant des vivantes odeurs,
— Lointain enchantement des floraisons nocturnes,
Du monde des parfums invisibles splendeurs!

J'en oubliai l'effroi de ces ombres moroses
Que l'heure à nos cerveaux comme aux monts vient asseoir;
Et j'admirai comment l'air pénétrant du soir
Fait jusque sous nos fronts monter l'âme des roses.

J'avais maudit l'azur et ses illusions;
Mais sentant, réveillé des mornes visions,
Respirer sous mes pas l'argile maternelle,

Le désir me surprit de me mettre à genoux
Et d'adorer, perdu dans la nuit solennelle,
Cette grande pitié de la Terre pour nous!

Théorie funèbre.

A Gustave Barré.

J'ai pensé quelquefois que tous les trépassés
Dont la tombe est déserte et sous l'oubli se creuse,
Venaient pleurer en moi d'être ainsi délaissés :
Tant mon cœur s'emplissait d'une détresse affreuse !

Tant le souci me prend de vos maux insensés,
O spectres descendus dans l'ombre aventureuse,
Quand la procession de mes bonheurs passés
Serpente sous mon front, dolente et ténébreuse !

Esprits sans corps, parfums sans fleurs, souffles errants,
Voix sans lèvres, aux mots subtils et pénétrants,
O souvenirs ! — un chœur fraternel vous convie :

Car un peuple de morts habite mon cerveau,
Et je ne puis chasser du profond de ma vie
Une mélancolie immense du tombeau!

La lâche Douleur.

A Armand Renaud.

Ces fils de notre cœur et ces fils de nos flancs,
Les morts, — s'ils n'emportaient sous les suaires blancs
Que l'avare trésor de nos larmes amères,
L'oubli consolerait les amants et les mères.

Plus longtemps que leur spectre insaisissable et doux,
Ce qu'un regret cruel et lâche pleure en nous,
C'est la part de notre être en leur être perdue,
Que de nous ils tenaient et qu'ils n'ont pas rendue;

C'est la force d'aimer, moins vivace en nos seins,
Nos rêves envolés dont les vagues essaims
S'effarouchent au bruit des funérailles lentes;
C'est notre espoir moins ferme en nos mains plus tremblantes;

C'est nous, — c'est nous tous seuls qu'ils ont abandonnés,
Nus sur un sol aride et pareils aux damnés
Que hante le regret de la vie écoulée.
— Cet égoïste effroi de l'âme inconsolée,

C'est le mien, et j'en sais la honte et le remords.
Car, détournant de moi le deuil lourd de mon être,
Je fouille le secret interdit de renaître,
Ainsi qu'un or maudit, dans la cendre des morts;

Et, penché sur le sol, silencieux, j'épie,
Dans les tressaillements de la matière impie
La lointaine chaleur et le rhythme perdu
De mon cœur dans la mort avant moi descendu!

La Gloire du Souvenir.

I.

L'impérissable orgueil de mon cœur vient de celle
Qui daigna sur mon cœur poser son pied divin
Très-longtemps et très-fort, — afin qu'il se souvînt
Depuis je n'ai connu la douleur que par elle.

Car j'ai souffert des maux qu'elle n'espérait pas,
Fier du sillon saignant qu'elle ouvrit dans mon être,
Et qui des dieux jaloux me fera reconnaître :
O gloire! j'ai servi de poussière à ses pas!

Et je reste meurtri loin de la route ailée
Où sa course égarait le caprice des cieux,
Meurtri, vide et pareil à l'air silencieux
Que brûle encor le vol d'une étoile envolée.

Sidérale blancheur du front pur qui, vers moi,
Pencha du firmament la lumière sacrée,
Vision tout entière en mon cœur demeurée,
L'impérissable orgueil de mon cœur vient de toi!

II.

Je dirai ta beauté perdue à ceux qu'offense
La superbe de ma douleur,
Ton front marmoréen, éternelle pâleur,
Ton sourire, éternelle enfance;

Et tes yeux au regard magnétique et profond
Pareils aux lampes adorées
Qu'un jour intérieur illumine et qui font
Palpiter les ombres sacrées;

Et l'éclat de ton col dressé jusqu'à l'orgueil
De ta face où dort la lumière,
La fête de ton teint lilial et le deuil
De ta sombre et lourde crinière;

Et tout ce qui me fut le suprême abandon
Des Cieux, du Rêve et de la Vie,
Ta beauté surhumaine où mon âme asservie
Trouve sa gloire et ton pardon!

TAYLOR INST. - OXFORD

III.

Sous les cieux que peuplait de ses grâces robustes
L'héroïque troupeau des filles d'Astarté,
Calme, j'aurais été, durant l'éternité,
Le familier discret de tes formes augustes.

A l'ombre des splendeurs sereines de ton corps
J'aurais dormi le rêve éternel que je pleure,
Absous des trahisons de l'espace et de l'heure
Qui font tous nos pensers douloureux et discords;

Et, d'une mort sans fin plus douce que la vie,
Ta lèvre eut mesuré, seule, l'enivrement
A mes sens confondus dans l'immense tourment
Dont Vénus embrasait l'immensité ravie.

O douleur! — Le Temps fuit: le Temps brise, — tu pars,
Et, des bûchers mortels dédaignant la brûlure,
Tu t'enfuis emportant, parmi ta chevelure,
De mes cieux déchirés tous les astres épars!

V.

Et pourtant l'Infini qu'en leur vol diaphane
Poursuivent, sous ton front, tes rêves surhumains,
Je l'enfermai pour toi, moi mortel, moi profane,
Dans mon cœur élargi par mes sanglantes mains.

Dans ma poitrine ouverte, argile sacrilége,
J'avais senti passer l'âme errante des cieux,
Portant comme un parfum, jusqu'à tes pieds de neige,
L'immense amour qui fait l'azur silencieux,

Qui fait la mer pensive et tristes les étoiles
Dans l'air vibrant du soir que bat son aile en feu,
Qui fait la nuit sacrée et sème ses longs voiles
D'astres brûlants tombés des paupières d'un dieu.

Ces pleurs divins, ces pleurs que ton orgueil réclame,
Cet Infini qui fait ton mal et ta pâleur,
Pour toi je l'ai porté tour à tour dans mon âme,
Vivant dans mon amour, et mort dans ma douleur!

V.

La fierté de mon être ici gît tout entière :
Mesurant au tombeau l'amour enseveli,
J'ai jugé sa grandeur à peser sa poussière
Et pour lui ne crains pas l'outrage de l'oubli.

A l'horizon perdu des visions aimées,
Son spectre, chaque jour, se lève grandissant,
Et, comme un soleil rouge au travers des fumées,
Teint ces pâles brouillards du meilleur de mon sang.

En fuyant vers l'azur, malgré toi, tu l'emportes
Dans le pli virginal de tes voiles sacrés,
Ce sang vermeil et doux des illusions mortes
Dont ma veine a rougi tes beaux pieds adorés.

Et je monte, vivant, avec toi sur la cime
Où te suit sans merci mon amour obsesseur,
Palpitant comme toi de ton rêve sublime,
Fille auguste et terrible, ô chercheuse! ô ma sœur!

Août 1869.

Table

A George Sand. 1

La Vie des Morts.

I. LA NATURE.

Introduction 3
Les Arbres. 5
Les Broussailles. 7
Les Sources. 9
Les Nuages. 11
Les Astres 15
La Mer. 17
La Neige. 19
Les Voix. 21
Les Parfums 23
Épilogue 25

II. LE DOUTE.

I. La forme des splendeurs 28
II. La mort revêt d'éclat. 29
III. Ce qui reste des morts. 30
IV. Sans cesse refoulé 31
V. Sans pitié ni souci 32

III. LE RÊVE.

Souvent, à la clarté. 34
L'Inquiétude des Momies 37
La Renaissance mortelle. 42
Les Immortels 48
La Double vie. 51

Les Vestales.

Introduction 54
Les Vestales 57

Nouveaux sonnets payens.

A Jose Maria de Heredia. 69

Paysages Métaphysiques.

L'Aube. 81
Le Supplice du Soleil 83
Cieux nocturnes. 85
Brise lointaine 87
Avant la nuit. 88
Le Veilleur. 89
Les Pavots. 90
Nénuphars 91
Prométhée 92
Nessus 93
Morituri te salutant 95
Absag 96
Les Cieux nouveaux. 97
Matutina 98
La Nature. 100

A travers l'âme.

Héroïsme. 103
Le Passé. 110
Virginis amor. 116
Deux petites filles. 118
Le Charme antique. 120
Rencontre 121

Respect. 122
Jalousie. 123
Enfantillage 124
Colère. 125
Un adieu. 126
La Nourrice. 127
Défense des Bêtes. 128
Mémoire d'un Héros 129
Prière 130
Théorie funèbre. 131
La lâche Douleur. 133
La Gloire du Souvenir. 135

C4C56497

Achevé d'imprimer
le 15 février mil huit cent soixante-dix

PAR J. CLAYE

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

LES

RENAISSANCES

PAR

ARMAND SILVESTRE

33

Please tip
in folio
MS

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

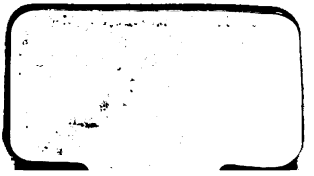
47, Passage Choiseul, 47

M DCCC LXX

LIBRAIRIE D'ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
47, PASSAGE CHOISEUL, A PARIS

POËTES CONTEMPORAINS

Collection format in-18 jésus à 3 fr. le volume

JEAN AICARD.	*Les Jeunes Croyances*, 1 vol.
J.-E. ALAUX.	*Les Tendresses humaines*, 1 vol.
TH. DE BANVILLE. . .	*Les Exilés*, 1 vol.
— —	*Nouvelles Odes funambulesques*, 1 vol.
ROBINOT-BERTRAND.	*La Légende rustique*, 1 vol.
ARTHUR DE BOISSIEU.	*Poésies d'un passant*, 1 vol.
F. BOISSONNEAU. . . .	*Echos & reflets*, 1 vol.
PHILOXÈNE BOYER . .	*Les Deux Saisons*, 1 vol.
H. CAZALIS.	*Melancholia*, 1 vol.
FÉLIX CELLARIER. . .	*Paris délivré*, 2 vol.
DE CHABRE.	*Boutades sur l'Amour & le Mariage*, 1 vol.
FR. COPPÉE.	*Premières Poésies*, 1 vol.
— —	*Poèmes modernes*, 1 vol.
LÉON DIERX.	*Les Lèvres closes*, 1 vol.
ED. GRENIER	*Amicis*, 1 vol.
LOUISE D'ISOLE. . . .	*Après l'Amour*, 1 vol.
— —	*Passion*, 1 vol.
WINOC JACQUEMIN. .	*Sonnets à Ninon*, 1 vol.
CH. JOLIET.	*Les Athéniennes*, 1 vol.
GEORGES LAFENESTRE . .	*Espérances*, 1 vol.
NELLY LIEUTIER . . .	*Chemin faisant*, 1 vol.
GABRIEL MARC. . . .	*Soleils d'octobre*, 1 vol.
ALBERT MÉRAT.	*Les Chimères*, 1 vol.
L.-X. DE RICARD. . . .	*Ciel, Rue & Foyer*, 1 vol.
ALFRED RUFFIN. . . .	*Premiers Regards*, 1 vol.
LAURENT PICHAT. . .	*Avant le Jour*, 1 vol.
ARMAND RENAUD. . .	*Les Nuits persanes*, 1 vol.
LOUIS SALLES.	*Les Amours de Pierre & de Léa*, 1 vol.
A. SILVESTRE.	*Rimes neuves & vieilles*, 1 vol.
SULLY PRUDHOMME. .	*Les Epreuves* (sonnets), 1 vol.
— —	*Stances & Poèmes*, 1 vol.
— —	*Les Solitudes*, 1 vol.
ANDRÉ THEURIET. . .	*Le Chemin des bois*, 1 vol.
PAUL VERLAINE. . . .	*Poèmes saturniens*, 1 vol.
* * * *	*Posthuma*, 1 vol.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1016]